

Je pouvais faire ce que je voulais,
personne ne me remarquait

Quand je lui demande de décrire l'activité rémunérée qui a généré le plus fort sentiment de malaise en elle, elle me répond: «Je n'ai jamais fait de travail honteux, ou malsain. Quelle chance! Sauf donner un atelier d'écriture à des ados en rut pour la Semaine de la francophonie, mais était-ce bien alimentaire, ma chère Watson? ...»

Le jour où Netflix adapte mon œuvre, déjà, j'arrêterai de me demander pendant combien de temps je pourrai me permettre de ne travailler qu'à 50%.

«... Je n'ai jamais éprouvé de honte dans mes petits jobs, elle poursuit – je veux dire... j'ai quand même distribué des petits cartons pour faire pipi debout à des filles plus ou moins alcoolisées sans la moindre vergogne – mais, c'est vrai, je me suis souvent sentie mal à l'aise durant les deux étés au cours desquels j'ai travaillé dans un hôtel. Chaque année, le patron se choisissait, parmi les employé-e-s, un bouc émissaire contre lequel il essayait de nous monter. En vain, bien heureusement.»

Et peut-être que ça ne changerait rien, au fond. Je ne ferais rien d'autre que ce que je fais déjà, sauf que j'aurais pas besoin d'envoyer 15 formulaires

par jour à UNIA pour tenter de toucher un peu d'argent du chômage. Je pourrais juste prendre le temps d'écrire, de faire du théâtre, de me baigner dans le lac et de m'occuper de mon fils. J'aurais (peut-être) moins d'insomnies et d'eczéma.

Il ricane avant de nous décrire son job alimentaire du moment: «Travailler dans un sauna à moitié à poil et m'entendre dire des compliments genre "T'as un cul super baisable" par des types complètement pétés qui égrènent les blagues racistes.»

C'est facile de dire que je vivrais avec... je m'achèterais peut-être un appart, pas trop grand, ni trop petit. Je ferais des dons, par-ci, par-là. Mais si c'est vraiment beaucoup de fric, je me prendrais grave la tête pour savoir comment l'utiliser de façon juste et utile, et je culpabiliserais en passant devant chaque mendiant-e.

Mentalement, je dresse la liste de toutes les activités rémunérées qui m'ont occupée. À dix-sept ans, j'ai fait une journée d'essai Chez ma cousine (la chaîne, pas la fille de mes oncles et tantes avec laquelle j'aurais eu bien plus de fun). Moi qui n'aime ni le poulet ni le *small talk* ni le coup de feu en cuisine, qu'est-ce qui m'est bien passé par la tête? Dieu merci, je n'ai pas été engagée... (et pas payée non plus, maintenant que j'y pense).

Au fond, je paniquerais. C'est sûr. Ça me fait peur, l'argent. Ça m'angoisse. Je dis pas que je n'en veux pas. Je dis pas que je ne le cherche pas. Mais ça me stresse. Alors je pense que je n'en ferais rien pendant les cinq premières années.

Juste après ça, pendant le mois d'août, j'ai été serveuse dans un bar éphémère et flottant sous le jet d'eau de Genève. Les bourgeois-e-s du coin venaient y boire des cocktails et regarder des filles défilier en maillot de bain (on m'avait d'ailleurs proposé de faire ça aussi). Les bénéfiques devaient, bien sûr, être versés à des œuvres de charité (lesquelles, personne ne l'a jamais précisé). Le barista essayait de m'embrasser tous les soirs et le patron, un vieux médecin bedonnant, m'appelait «beauté»... (et j'étais même pas bien payée, maintenant que j'y pense).

Ou... ou je forge l'utopie et j'achète...

À peu près à la même époque, mon ex a postulé pour remplacer pendant un mois une amie dans une entreprise de nettoyage de bureaux. On l'a débouté, au prétexte que c'était un homme et qu'il ne pouvait donc pas nettoyer les toilettes des femmes. Ils n'engageaient que des femmes: elles «peuvent» nettoyer les toilettes des deux genres. Révolte.

...un domaine dans le Gros-de-Vaud, et j'y fonderais une ferme de permaculture, école avec nouvelle pédagogie, lieu pour retraites spirituelles estudiantines et artistiques, communauté d'habitation en partage, locaux de l'AJAR (on aurait enfin un lieu fixe)...

Pendant ce temps, mon frère, 21-22 ans, bosse à la journée (100.-) avec son pote Laurent qui bosse lui-même pour un ferrailleur manouche sédentaire du Valais: «On se retrouve à la Vallée de Joux dans une imprimerie –? – désaffectée de peu. On vide tout pour le prix des métaux. Tu scies à la meuleuse des machines centenaires et tu détruis le patrimoine industriel. Tu vides des liquides

chimiques genre révélateurs à photo dans des évier et tu pollues des eaux. Tu respire plein de poussières louches. Tu charges la remorque avec Laurent, on retrouve le patron, on vend chez le marchand, il te paie. On soupe. On boit. Un jour, le patron de Laurent te met une droite parce que tu pisses contre une devanture dont l'arrière est possession d'un de ses amis... Tu ne savais pas, on ne se fâche même pas... Mais ça n'a pas vraiment à voir tout à fait clairement avec le sujet, là.»

...une résidence d'écriture à Fenit, un village de pêcheurs de la côte irlandaise (j'y boirais des Guinness et je me promènerais à marée basse)...

Au début de mes études, j'ai fait un essai au stand d'un fromager au marché de Vevey, un samedi d'hiver de 6h30 à 14h00. J'ai eu honte de mon romantisme : je me voyais déjà faire un «vrai travail», manuel, extérieur, à côté de l'uni. Après cette journée d'essai, épuisée, je me suis rendu compte que faire du calcul mental n'était pas mon truc, que j'avais les doigts des pieds et des mains complètement gelés, et que le fromage, ça pue. J'y suis jamais retournée.

...une immense baraque quelque part en pleine nature au-dessus de La Chaux-de-Fonds et j'en ferais une résidence artistique autogérée queer et ferme en permaculture (on aime bien ça)...

À la place, pendant quelques années, j'ai régulièrement enfilé un tablier de poissonnière de grande surface. Ça pue aussi, mais c'est à l'intérieur. Difficile de hiérarchiser, ou de trier, alors je propose une série d'images : le bac en inox dans lequel il fallait vider les poissons en action, encore comestibles, le samedi à la fermeture. Ouvrir

à la chaîne les emballages, les filets dans le bac, le plastique dans un grand sac poubelle 110 litres. L'odeur du container des déchets alimentaires, dans la chambre froide, poubelle géante.

...ou plein d'apparts pour me faire encore plus de fric et me gratter pour le restant de ma vie! Je voterais à gauche quand ça n'atteint pas mes privilèges. Je boufferais du tartare et des cafés gourmands, je picolerais au vin rouge de Landi (y en a un très bon pour pas cher, ne méprisez pas les cubis). Et aussi, je glandouillerais des fois à la maison en regardant des vidéos de petits animaux...

J'ai aussi rempli des vacances académiques en cataloguant des disques pour un établissement du secondaire pendant deux mois. L'ennui total. Trop de Mozart. Au milieu d'une salle où personne ne venait – ni collègues, ni élèves, ni profs. Un jour, je découvre dans l'historique de mon ordinateur que mes prédécesseurs ont surfé sur des sites de cul (moi-même, je voulais cacher que j'avais consulté ma messagerie). Par solidarité avec celles et ceux qui ont enduré ce job de merde, j'efface toutes les données.

...ou je sauverais un château de la ruine, qui accueillerait des artistes. J'en ai vu un super sur un site qui vend des châteaux (god, un site qui vend des châteaux... – j'ai atterri là en voulant planifier mes vacances d'été en mode road trip dans l'Indre-et-Loire pour voir les jardins de Villandry, #obsession). Ledit château compte trois étages, au moins treize pièces, la tourelle pointue comme dans les contes, des cheminées, une dépendance, un parc de vingt-six hectares, et tout ça pour

moins d'un million de francs. Ça me fait mal rien que d'y penser...

Une fois, j'ai fait hôtesse d'accueil. J'ai porté une jupe crayon et un chemisier pour mettre des coches à côté de noms de médecins qui se réunissaient pour en apprendre plus sur le diabète. Pendant toute la journée, les médecins (surtout des hommes) se sont adressés à moi avec des phrases courtes et des mots simples. La plupart du temps, elles cherchaient à connaître le mot de passe du Wi-Fi ou voulaient s'assurer qu'elles pouvaient emporter leur café dans la salle de conférence. J'existais tellement peu dans leurs yeux que petit à petit le malaise est devenu soulagement : je pouvais faire ce que je voulais, personne ne me remarquait.

...ou je m'offre une graaande maison à la campagne (mit jardin), tout simplement, dans laquelle vivront toustes mes ami-e-s qui ont besoin d'un logement. (J'ai tout dépensé, là? Est-ce que j'ai trop dépensé?)

Et puis, il y a environ 10 ans, j'ai remplacé un ami (devenu aujourd'hui un très célèbre écrivain) qui avait un petit job dans une régie immobilière genevoise. Il me disait que ces gens travaillaient n'importe comment mais, comme j'avais besoin d'argent, j'ai fait son taf pendant un mois. Ça consistait à comparer les baux écrits et leur version informatique, où souvent le montant du loyer n'était pas le même, les dates de début et de fin non plus, etc. Et puis j'étais assise à côté de la personne qui attribuait les appartements (rappel : il faut entre 6 mois et 2 ans pour trouver un logement à Genève). À un moment, un de mes collègues regardait les dossiers et il a dit : « Ah, elle est libraire et elle gagne plus que moi ! Ça me fait chier,

j'veais pas lui donner l'appart.» Et pourtant, lui, c'était le collègue le plus sympa.

Je pourrais aussi créer un système de salaire artistique qui permettrait à des auteur-e-s de ne rien faire d'autre qu'écrire si tel est leur souhait. Comme quoi, on y revient.

Juste à la sortie de mes études, faute de mieux, je suis passée par la case multinationale. La première fois que j'ai mis les pieds devant la tour pour passer l'entretien du stage, ça m'a fait bizarre de tomber sur des arbres aux noms d'employé-e-s décédé-e-s. L'un d'eux portait celui d'un type croisé en soirée. Il rêvait de devenir écrivain, je crois, avait fini par travailler dans une grande boîte comme tout le monde. Il en prenait, ça se savait ; tout le monde ignorait en revanche qu'il était épileptique. Le coloc d'un ami avait découvert son cadavre. Je soupçonnais le chef du personnel d'en prendre lui aussi – dans sa logorrhée, il ne laissait pas aux autres la possibilité d'en placer une. Il avait un *motto* : « L'argent est ce qui compte le plus dans la vie. » Un jour, à la cafétéria, un collègue parlait ouvertement de ses soucis financiers : il lui restait quelques dizaines de balles pour survivre jusqu'au jour de paie ; ce mois-ci, il avait dépensé plus d'un quart de son salaire pour s'en procurer. Ironiquement, tout le monde avait signé un contrat imposant une conduite irréprochable. C'était toxique. Je n'ai pas tenu la période d'essai, j'ai foutu le camp dès que possible. Plus tard, une personne saine qui travaillait encore là-bas m'a appris que son chef d'équipe avait été promu : il s'y était mis, lui aussi.

Mais si on parle vraiment d'un paquet de pognon, d'un sacré paquet de pognon, je veux dire un

fucking paquet de pognon, alors... mon premier move sera d'engager un secrétaire particulier, de préférence sexy, que je paierai grassement pour gérer ma *life*. S'il reste de l'argent après, j'aviserais.

Et puis un jour, je tiens enfin ce que je veux : un stage dans l'édition. M'y rendre me prend trois quarts d'heure de tramway mais tant pis. Très vite, ma responsable se révèle une narcissique qui a besoin d'un esclave – j'enchaîne les fiches de lecture sur des manuscrits vaguement présélectionnés, qui se perdent dans le grand tout... Elle n'a aucune capacité en relations humaines, elle me beugle dessus un jour où, au retour d'une séance à l'extérieur, nous empruntons l'autoroute : « T'es morte ou t'as décidé de pas répondre ? » Le bruit sur la banquette arrière était tel que je n'avais même pas entendu que l'on me demandait quelque chose. Au bout d'une semaine arrive le moment de me présenter au grand patron du groupe ; elle ne sait toujours pas mon prénom. Le lendemain, accablée, je ne descends pas du tramway à l'arrêt fatidique, pas le courage, j'atteins le terminus et je me laisse repartir en sens inverse. Lorsque j'annonce que je ne continuerai pas, avec un sursaut d'honnêteté où j'explique que ce contexte ne me permettra pas d'apprendre, la responsable me répond que, en tout cas, j'ai bien choisi ma voie parce qu'il faut des personnes sensibles dans l'édition. Je mettrai des années à comprendre que ce commentaire n'était pas un compliment malhabile en guise d'excuse, mais une ultime preuve de son cynisme.

Avec tout mon fric, je pourrais assister à la coupe du monde de rugby au Japon et profiter du voyage pour me prélasser quelques semaines dans les sources chaudes d'un *onsen*.

Quelques mois après cette expérience traumatisante, je décroche un CDD de coordinatrice éditoriale dans un musée. Une série d'images: le discours satisfait d'une directrice de musée, lors d'un vernissage, qui se félicite pour cette magnifique nouvelle exposition qu'on inaugure, et remercie l'équipe – pas un mot pour les collègues en burnout, notamment la commissaire principale de l'exposition, qui a craqué quelques mois plus tôt, sous des conditions de travail trop néfastes, et une responsable qui ne prenait pas ses responsabilités; la petite tape sur l'épaule du chef qui te demande d'aller chercher une bouteille d'eau pendant une réunion, pour bien faire comprendre à tes interlocuteurs que tu n'as aucune crédibilité dans la discussion, que ton avis ne compte pas; la remarque sexiste d'un vieux conservateur en chef à une collègue de travail, ponctuée d'un clin d'œil malvenu à l'intention de son supérieur, qui se marre. Il y aurait d'autres anecdotes...

Je deviendrais un *tycoon* craint et vénéré. Je pourrais racheter la compagnie de chemins de fer bulgares, qui est en banqueroute, pour lui donner un nouvel essor. Et pour ajouter un peu de mégalomanie à tout ça, je ferais retranscrire mon livre à succès en lettres géantes sur les trains. Si tu regardes passer le Varna-Sofia de l'aube à minuit, tu auras lu un chapitre.

Mon premier (et unique) CDI. Je rêvais de bosser dans la culture, je me suis retrouvée dans le showbiz. J'ai passé l'entretien d'embauche dans un coin du hall d'une salle de spectacle pendant le concert d'un chanteur à minettes dont j'ai oublié le nom. Ensuite mon job était de faire la promo d'artistes que j'arrivais pas à voir comme tels. Le premier show sur lequel j'ai bossé c'était Johnny. En

coulisses, Roch Voisine était charmant quand même. J'ai tenu un mois.

Je musèlerais la presse, je pourrais acheter des journaux et des chaînes de télévision pour faire de la propagande marxiste et dissoudre l'Académie française. Peut-être que j'ouvrirais aussi un compte offshore aux Bahamas, juste pour voir comment ça se passe en vrai. Je créerais une fondation de salariat collectivisé pour les auteur·e·s. La solidarité toujours, on ne se refait pas. Mais ce serait un peu sélect quand même, faut pas déconner. Je paierais des tournées à l'AJAR et je me ruinerais assez vite, à force de donner du fric à tous les *crowdfundings* que je soutiendrais. Après, je referais des demandes de bourse à Pro Helvetia pour renflouer les caisses, histoire d'écrire la suite du best-seller. Je donnerais des ateliers d'écriture par correspondance ; quand on m'aura refusé la bourse, ça sera excessivement cher, j'enverrai des conseils bateau pré-écrits aux participant·e·s, qui trouveront ça super. Je deviendrais peut-être un vieux schnock aigri proche de ses sous.

Alors j'ai décidé d'enseigner : mes heures de remplacement, dans des classes de collège où tout le monde s'en fichait (moi compris), mais où je me démenais quand même pour tenter de donner du sens à ces portions de 45 minutes de vie que je voyais filer lentement. La vraie révolte, le vrai malaise, c'est quand les parents venaient me parler en termes tantôt béats, tantôt méga-trash, de leur progéniture. Je ne savais plus où me mettre.

Bon, on rembobine : si je me mets à gagner un max de fric, je commencerai par rembourser un de mes meilleurs amis. Je lui dois 500 balles. Enfin, je ne les lui dois pas vraiment, mais c'est devenu notre running gag. Il y a longtemps, il m'avait déniché un job que j'avais lâché très vite. Si j'avais tenu six mois, la boîte lui aurait refilé un demi-ticket. Depuis, je lui rappelle souvent que je lui dois du pognon. Pour rire, je précise : à dépenser en une soirée coke, putes et champagne. Donc, le jour où j'empoche le jackpot, il servira à une noyade en règle dans la « Champagne Supernova », pour citer Oasis. Évidemment, rien de tout ça n'arrivera jamais.

Maintenant, je suis prof à temps complet. Un soir, je constate dans ma voiture que j'ai oublié des affaires pour un test du lendemain. Je retourne dans le collège, j'entre dans la salle des maîtres quand personne ne m'y attend : découvrir qu'on a un surnom de robot auprès des collègues qui ricanent et ne t'ont pas vue. Se comporter en conséquence. Sourire. Dire bonjour. Faire ses photocopies. Attendre que l'heure de la retraite sonne.

Et je finirai par m'acheter un aspirateur. Au moins ça.